

Pretty Baby : dans l'intérieur d'une maison close de Storyville



Nouvelle-Orléans, 1917. Dans une maison close luxueuse du quartier réservé de Storyville la nouvelle-Orléans, une prostituée, Hattie (Susan Sarandon) élève sa fille Violet (Brook Shields). Celle-ci va tout naturellement suivre les traces de sa mère, avant que toutes deux, par des chemins différents, ne sortent de la prostitution pour retrouver une vie rangée après la fermeture du quartier réservé.

Je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir beaucoup apprécié ni le scénario du film – avec une intrigue qui réussit le tour de force d'être à la fois plate et un peu tordue – ni le jeu des acteurs – qui manque un peu d'expressivité à force d'être trop retenu.

Mais au fond, peu importe. *Pretty Baby* - dont la plus grande partie de l'intrigue, à l'exception de la fin du film, se déroule dans l'intimité d'une maison close – a l'immense mérite de nous proposer une reconstitution très fouillée – et, pour ce que j'en ai lu par ailleurs, très fidèle à la réalité – de la vie dans un bordel de luxe

du quartier de Storyville au début du siècle : décoration somptueuse et un peu tape-à-l'œil du grand salon, avec meubles de style, miroirs, statues en marbre, tapis précieux, lourdes tentures, colonnes en stuc, murs recouverts de tableaux, verrières art déco, lustres gigantesques, grand escalier conduisant aux chambres... Et dans cet univers pompeux, des cocottes vêtues, selon les moments, de lourdes robes de velours au couleurs criantes ou de dessous affriolants, badinant avec tout ce que la ville comporte de notabilités masculines – sénateurs, amiraux, grands propriétaires...



La galerie des personnages secondaires est d'une grande richesse. Surveillant son petit monde de prostituées de luxe et de clients huppés, tenant sa faillir les rênes de la nombreuse domesticité noire, et se débarrassant sans faiblesse des bagarreurs et des importuns, voici la propriétaire de l'établissement, madame Nell (Francis Faye) – un personnage à la fois au faite de sa puissance et menaçant ruine, couverte de bijoux et d'étoffes

précieuses, consommant d'incroyables quantités de poudre blanche, et dont le lourd maquillage ne parvient plus à cacher la ruine d'un corps détruit par une vie d'excès. Tout cela au son d'une musique de jazz interprétée au piano par le « professeur » Jelly Roll Morton (Antonio Fargas). On voit même œuvrer le fameux photographe, John Bellocq (Keith Caradine), qui réalisa de nombreux portraits de prostituées de Storyville (photo ci-contre).





La vie et le métier de ces femmes nous est présentée dans le film, à travers les yeux d'une enfant qui n'a jamais connu d'autre univers, sous d'aspect d'une quotidienneté presque normale : normal de rencontrer dans le grand salon une clientèle d'homme distingués et de bonne humeur désireux de passer un peu de bon temps ; normal de coucher chaque nuit avec un client différent ; normal de passer du luxe tapageur du grand salon et des chambres à miroirs à la banalité

de la lessive et du repassage dans les soupentes de la grande maison ; normal pour la toute jeune fille d'une prostituée de suivre les traces de sa mère en vendant aux enchères, pour son 13^{ème} anniversaire, sa virginité à une foule de mâles surexcités ; enfin, normal ou plutôt fréquent pour une prostituée de sortir de ce milieu en se mariant avec un client tombé amoureux... Un parti - pris qui valut à l'époque à Louis Malle d'assez violentes critiques de la part des milieux féministes et des associations de protection de l'enfance, qui lui reprochaient de ne pas avoir suffisamment souligné ces que ces situations pouvaient avoir d'odieux.

Cette description méticuleuse correspond pourtant très exactement à ce que j'avais lu sur l'atmosphère des bordels de luxe de Storyville, qui s'étagaient au début du siècle let long de Basin Street. Mais ici, les simples mots sont transformés en image, qui en décuplent ainsi le pouvoir évocateur, permettant de partager la vie quotidienne des pensionnaires de l'établissement, de pénétrer leur intimité avec une délicieuse indiscrétion, de percevoir par nos sens l'atmosphère dans laquelle ils se mouvaient, y compris ses longs moments d'ennui ...



Les esprits chagrins pourront certes reprocher au film, du fait de son parti pris de quasi-clausturation à l'intérieur d'une maison close, de ne pas nous avoir suffisamment fait sentir l'atmosphère d'ensemble de Storyville, avec ses rues animées à toute heure, ses bars, ses restaurants, ses lieux de danse, ses bordels de toutes catégories... Ils pourront aussi se plaindre qu'au-delà du personnage un peu trop neutre du pianiste de bordel, il ne nous apprend

rien en fait de précis sur les origines du Jazz... Mais enfin, il s'agit là, non d'un documentaire historique sur Storyville et la naissance du Jazz, mais d'une œuvre de fiction, où le metteur en scène est libre de parler de ce qui lui plaît. Et, avec ses limites, *Pretty Baby* constitue tout de même, pour les amoureux d'histoire, une reconstitution de grande valeur.

Pretty Baby, film de fiction, mis en scène de Louis Malle, avec Susan Sarandon, Brook Shields, France-Etats-Unis, 1978, 109 minutes.